

Olivier Lenoir

La guerre des mots

La guerre des mots : des maux les mots !

Car les mots font la guerre et nous pauvres hères nous les suivons, les mots nous guident et nous commandent et nous exécutent même. « Nous sommes tous pris dans la vérité des langages, c'est-à-dire dans leur régionalité, entraînés dans la formidable rivalité qui règle leur voisinage. Car chaque parler (chaque fiction) combat pour l'hégémonie » (Barthes, 1973).

Le guignol l'a bien dit dans sa profonde réflexion, c'est à l'insu de notre plein gré que nous créons ces mythes, nos mythologies toujours renouvelées. Pour chacun une longue tresse, de nos discours nous serre nous enserme et nous trahit. Sujets toujours épris de sens nous sommes prêts au combat : « le langage vient toujours de quelque lieu, il est topos guerrier » nous redit Barthes. C'est de tresses de nouages et de nœuds que nous parlerons, de ratage et de serrage, d'objet a donc !

Ce titre, comment l'entendre ?

La guerre : démo, démonstration, c'est quoi la guerre ?

Des mots, là ! guère ! guère de mots pour la guerre, un mot pour un mal mais au pluriel les mots sont des maux, les maux du parlêtre sont ses mots dits sur le divan. Mot mal et diction sont là, « j'ouïs sens » de l'analysant... C'est dans le langage que nous irons chercher sinon trouver une origine toujours renouvelée de la guerre qui nous occupe cette année.

EN PASSANT PAR BARTHES

Pour orienter notre débat, j'ai choisi Roland Barthes dont on vient tout juste de célébrer le centenaire de la naissance et qu'on redécouvre, si c'était nécessaire. C'est dans son écrit¹ en 1973 : *Le plaisir du texte* (p. 40), j'en ai extrait un fragment pour l'argument :

¹, Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Seuil, Paris, 1973

« Nous sommes tous pris dans la vérité des langages, c'est-à-dire dans leur régionalité, entraînés dans la formidable rivalité qui règle leur voisinage. Car chaque parler (chaque fiction) combat pour l'hégémonie ; s'il a le pouvoir pour lui, il s'étend partout dans le courant et le quotidien de la vie sociale, il devient doxa, nature : c'est le parler prétendument apolitique des hommes politiques, des agents de l'état, c'est celui de la presse, de la radio, de la télévision, c'est celui de la conversation ; mais même hors du pouvoir, contre lui, la rivalité renaît, les parlers se fractionnent, luttent entre eux. Une impitoyable topique règle la vie du langage ; le langage vient toujours de quelque lieu, il est topos guerrier. »

C'est encore et à nouveau Barthes, toujours dans *Le plaisir du texte* (p. 40) :

« Le stéréotype, c'est le mot répété, hors de toute magie, de tout enthousiasme, comme s'il était naturel, comme si par miracle ce mot qui revient était à chaque fois adéquat pour des raisons différentes, comme si imiter pouvait ne plus être senti comme une imitation : mot sans-gêne, qui prétend à la consistance et ignore sa propre insistance. [...] le stéréotype est la voix actuelle de la « vérité », le trait palpable qui fait transiter l'ornement inventé vers la forme canoniale, contraignante, du signifié. »

Au sortir de l'un des épisodes les plus extravagants d'atrocités que l'on nomme guerre, après *Le degré zéro de l'écriture* en 1953, c'est en publiant ses mythologies en 1957 que Barthes s'est véritablement fait connaître, il se fait explorateur du langage de ses contemporains dans une société où s'installe le nouveau, tonitruant et bientôt triomphant discours du capitalisme que Lacan va très prochainement théoriser. Dans son livre *Roland Barthes, vers le neutre* Bernard Comment commente : « le langage [selon Barthes] n'est pas un instrument innocent (qu'il suffirait de maîtriser pour penser clairement), il est le lieu d'affirmations indirectes, de prises de position et de marquages de conviction. ». Cela, nous l'avons appris depuis Freud et surtout Lacan, l'inconscient est à l'œuvre derrière tout discours mais Barthes ne se situe pas à ce niveau, il a sa façon de critiquer et relever cette impossibilité du langage de dire et cerner le réel. Son approche fut d'abord marxiste et c'est en nommant *le mythe aujourd'hui* qu'il va s'attacher à démasquer les détournements qu'opère la société bourgeoise sur le langage [rappelons que la société bourgeoise selon Barthes est à entendre comme le modèle abouti de nos sociétés aujourd'hui dites développées, idéales et mondialisées].

DU MYTHE AUJOURD'HUI

Le mythe aujourd'hui ? Eh bien : en premier lieu, « Le mythe est une parole », mais « Le mythe est une parole dépolitisée », « Le mythe comme langage volé ». Il faut entendre ce que Barthes définit comme étant *mythe aujourd'hui*, écoutons-le :

« Le mythe ne se définit pas par l'objet de son message, mais par la façon dont il le profère : il y a des limites formelles au mythe, il n'y en a pas de substantielles. Tout peut donc être mythe ? Oui, je le crois [dit-il] car l'univers est incroyablement suggestif. Chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée muette, à un état oral, ouvert à l'appropriation de la société, car aucune loi, naturelle ou non, n'interdit de parler des choses ».

À cette aune bien entendu, toute époque, voire tout groupe social dans son sociolecte se crée des mythes au sens posé par Barthes. Ceux qu'il a reconnus dans les années cinquante sont encore célèbres, ce furent la nouvelle Citroën, la bien nommée DS, le plastique, le beefsteak et les frites, le cerveau d'Einstein, le tour de France et tant d'autres dont nous avons le choix de trouver les équivalents dans notre époque néomaniaque où les objets prolifèrent et leur usage se chosifie : de l'iPhone à la COP21 en passant par l'EI, le Wifi les ENR (énergies renouvelables), les foules de sigles et acronymes et les dji-

hads et terroristes et les victimes elle-même sont nos nouveaux mythes tellement chargés d'un sens absolument unique et naturalisé qui viennent surcharger notre langage.

« Ce que le monde fournit au mythe c'est le réel historique défini, si loin qu'il faille remonter, par la façon dont les hommes l'ont produit ou utilisé ; et ce que le mythe restitue, c'est une image naturelle de ce réel. [...] le mythe est constitué par la déperdition de la qualité historique des choses ; les choses perdent en lui le souvenir de leur fabrication [...] une prestidigitacion s'est opérée, qui a retourné le réel, l'a vidé d'histoire et l'a rempli de nature. [...] La fonction du mythe c'est d'évacuer le réel : il est à la lettre, un écoulement incessant, une hémorragie, ou, si l'on préfère, une évaporation, bref, un obscur sensible ».

Barthes était écrivain, critique et se voulait sémiologue, de cette discipline qui depuis Saussure, étudie la fabrique du sens à partir de la linguistique. Lacan s'en est inspiré, s'en est servi mais avec une approche radicale et originale. C'est dans le séminaire XVIII : « *La linguistique ne peut être qu'une métaphore qui se fabrique pour ne pas marcher. [...] la psychanalyse, elle, c'est dans cette même métaphore qu'elle se déplace toutes voiles dehors.* »². Ce que Barthes a bien défini avec sa conception du mythe, c'est l'imposture masquant l'impossible malgré toutes les tentatives, de fixer le sens d'une manière qui serait finalement univoque là où précisément s'ouvre un gouffre d'équivoques et de significations qui s'offrent à la psychanalyse. Nous entendons donc le mythe posé par Barthes comme une métaphore dont la psychanalyse, bien au-delà d'une analyse savante du sociolecte, se donnera pour tâche d'explorer les infinies ramifications elles-mêmes sources des équivoques à l'œuvre dans les ressorts intimes et la vérité du sujet.

UN MYTHE TRÈS ACTUEL

J'ai maintenant posé les prémices de ma communication. Barthes, ses *Mythologies*³ et *Le plaisir du texte* dont je ferai les points d'appui, le motif central de mon intervention. Or, des événements récents [novembre 2016] m'ont comme chacun, plongé, il faut dire replongé, dans un abîme de perplexité et ravivé les interrogations que j'avais tenté d'éclaircir après le triste mois de janvier. La relecture de Barthes à l'occasion de son retour médiatique m'a donné l'envie de reprendre et compléter les quelques lignes que j'avais écrites en début d'année.

Au mois de janvier dernier⁴, nous avons tous perçu un choc, un grand et véritable traumatisme social et j'en avais tiré un billet que j'avais nommé : « Les implications d'un séisme ». Une époque qui paraît déjà si lointaine, presque oubliée, dépassée aujourd'hui dans l'horreur. Mais de nouveaux mythes ont été créés pour l'occasion, ce sont les signifiants si lourds et figés de « terroriste » « kamikaze » « converti » « djihad » « radicalisation » et tant d'autres. Mais janvier était déjà loin, comme le temps passe ! [parenthèse : *Comme le temps passe*⁵ est le titre d'un ouvrage magnifique qui parle de la guerre, la grande, la vraie, sur un ton chevaleresque et romantique et de plus, son auteur, Robert Brasillach, a beaucoup parlé pendant la guerre, la deuxième, et trop parlé même, on l'a fusillé pour ça, apologie du fascisme du nazis-

2, Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Leçon 3, 10 février 1971

3, Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957

4, Janvier 2015 et les tueries associées à Charlie hebdo

5, Robert Brasillach, *Comme le temps passe*, Plon, Paris, 1999

me et antisémitisme. Il n'empêche que les plus célèbres de ses contemporains avaient pétitionné en sa faveur, Camus, Mauriac, Anouilh et bien d'autres, Paulhan même dont nous avons mis le texte du *guerrier appliqué*⁶ au programme de notre année. Quelle confusion dans des registres où tout devrait paraître simple, guerre des idées et poids des mots, guerre des mots, guerre à mort].

6, Jean Paulhan, *Le guerrier appliqué*, Gallimard, Paris, 1930

ALORS, IL Y EUT JANVIER !

Ce que ne disent pas les événements de janvier [ndlr: janvier 2015] mais que confirme la tragique soirée de novembre ou comment évaluer ce qui fut un véritable séisme et pourquoi je le qualifiais ainsi : des mythes en grand nombre se sont écroulés, ils ont révélé leur imposture, de nouveaux mythes aussitôt ont surgi dans leur valeur de leurres.

Devant l'horreur il y a le plus souvent sidération, le sujet reste muet, sans voix, interdit. Tous ne seront pas traumatisés, il y aura les réactions au un par un. Inspirés de la psychanalyse et lecteurs de Freud nous savons qu'un traumatisme ne se révèle que dans l'après-coup lorsque l'effraction du réel n'a pu être symbolisée et ce travail peut être long. Il y a bien souvent un premier temps de refoulement. De manière si facile, nous parlons et noyons la réalité du quotidien sous des flots de parolotes ; c'est noyer le poisson à moins qu'il ne s'agisse de noyer le poison, et chacun de repartir à ses affaires, à la poursuite de ses mythes ! Mais le trauma sera peut-être réactivé par la plus anodine des rencontres, c'est le deuxième temps qui crée le trauma et pour cela, à chacun son histoire, toujours singulière. Ce n'est pas cette piste que je veux explorer ici, ce sera au un par un de la conter comme il se doit, dans l'après-coup.

Parler de séisme en janvier et plus encore en novembre, c'est admettre quand tout s'écroule du décor autour de nous, combien l'illusion était grande, c'est dans l'effondrement que se révèle le séisme. C'est, dans le drame, réaliser la perte de toutes les certitudes si patiemment construites.

Il y eut vingt morts en janvier et cent trente en novembre en plusieurs épisodes qui ont chacun relancé le cauchemar dans une nouvelle dimension et surtout, cela s'est passé à notre porte. Une conclusion simple est impossible, nous apprenons tous les jours des dizaines et même des centaines de morts, mais c'est au loin, Nigeria, Tchad, Libye, Syrie, Irak, Pakistan, Afghanistan mais ces morts sont d'ailleurs, ce sont des pays en conflit, en perte, le chaos y règne, on s'en désole et les plaint ! Janvier et novembre c'est bien pire, pas en nombre, on s'en approche mais pire encore, c'est maintenant chez nous. Si on veut bien l'entendre, ce sont nos voisins, nos enfants, pas même à l'écart au fond de banlieues ghettos qu'après tout on peut aussi bien éviter. Regardons bien et cela nous sidère, ce sont nos voisins, leurs enfants et peut-être les nôtres qui soudain se révèlent des inconnus, autres, inquiétants, étranges, étrangers. La menace est dans nos foyers ; tel fils ou fille d'une honnête famille banalement athée dont les parents sont normalement impliqués dans le tissu social contemporain, s'est secrètement converti, a décidé ou tente de partir, parfois en famille, en Syrie pour un voyage peu touristique, rejoindre les rangs de l'EI. Le phénomène s'est amplifié, multiplié à travers l'Europe et déborde largement les capacités de contrôle progressivement mises en place, au grand dam des citoyens épris et fiers de la liberté

qu'ils pensaient avoir chèrement acquise au cours des deux derniers siècles. Combien de ces jeunes sèment la mort, ou sont déjà morts en service commandé, au loin de leurs familles ? Cela dépasse l'entendement.

Nous étions, pour un grand nombre, discrètement puis fermement sortis du fait religieux, quelques chapelles encore actives pouvaient bien mobiliser sur le pavé d'improbables cohortes plus ou moins politisées pour restaurer ou protéger, qui une église, une école, un mariage mais pas pour tous, une famille, un genre, une sexualité, en danger d'extrême dissolution disaient-ils. Des mots, des mythes toujours ! On pouvait bien y repérer quelques extrémismes mâtinés de recherches de perfections passées elles-mêmes largement fantasmées, tout cela composait une société reconnaissable à ses déchirements finalement familiers, un tissu de mythes aisément reconnaissables. Mais soudain la menace est autre, pas seulement proche mais interne, intime.

Que ces djihadistes soient fils et filles d'immigrés – des intouchables – mal ou peu « insérés » dans une société qui au mieux les ignore, passe encore, on en ferait un film. Mais on aperçoit que la question est plus complexe. Le djihad est soudain devenu le nouveau romantisme, l'aventure totale, un idéal pour adolescents en errance ! L'histoire assez récente, à travers le siècle dernier nous a servi de l'aventure ; il y eut la guerre d'Espagne et ses volontaires partis l'enthousiasme au cœur, comme d'autres fleur au fusil, combattre le fascisme, il y eut la résistance aux barbaries nazies et ses héros, il y eut les idéaux d'après-guerre, mai 68 et ses rêves honnis par la bienséance, il y eut quelques découvertes encore possibles de terres humaines, c'était avant le GPS et les sponsors, le chemin de Katmandou, l'Inde ou la traversée d'océans et de déserts. Tous ces rêves sont usés, flétris. Le temps est fini de la liberté éclairant le monde au bord d'un continent supposé neuf. Aujourd'hui, la terre entière est sillonnée de charters, de low-cost, pour n'y voir et découvrir que les identiques enseignes de luxe ou de nourriture industrielle aux quatre coins du monde.

Adieu la liberté, l'aventure ? Mais il reste les jeux vidéo, spectacle et violence, expression du sans fond de la déshérence. À ce propos, il faut voir les mises en scène macabres, vidéos de guerre et de djihad nouvellement déversées sur les réseaux, mélanges incroyables à la technologie fort bien maîtrisée, de scénographies hollywoodiennes et de prêches envoûtants. Leur but proclamé est de canaliser la révolte inhérente, par ailleurs souhaitable, de l'adolescence vers un ailleurs mythique où tout est résolu, l'idéal à portée de kalash, le chômage, les humiliations et l'impuissance transcendées, Abu Ghaib vengé, paradis force et triomphe sont garantis. Le triomphe est celui de la mort maîtrisée, donnée, reçue, voulue. Le marxisme en son temps avait bien promis des lendemains meilleurs, appelant au sacrifice des générations de pionniers, vaines promesses usées au fil des privations et de la mesquinerie des nomenklaturas auto proclamées. Aujourd'hui, c'est Dieu en personne qui vous donne sa garantie, certes par l'intermédiaire de quelques magnétiseurs de foules ; il faudra encore un peu de temps pour les user ceux-là aussi et leur ôter la moustache. Mais aujourd'hui, la nouveauté est là, qui brille dans le noir des uniformes et des drapeaux. La force est là qui se démontre et le ver est dans le fruit.

Car il nous faut retourner le gant trop douillet de nos certitudes et constater que c'est dans les mots que se loge le chaos, nos arrimages symboliques sont brutalement devenus vacillants. Que nous disent ces enfants disparus,

ces violences monstrueuses, gorges tranchées en séries, immolations et autres variations de l'horreur. D'abord, il nous faut les entendre, ce qui n'est en rien acquiescer à leurs thèses ou supposés délires : psychanalystes c'est même notre pratique, quel qu'en soit le scandale. Ils affirment avoir trouvé ce fondement qui leur manquait : une révélation. Souvent sans le savoir d'ailleurs, ils étaient perdus, loins de tout repère et pas seulement dans le schéma de la délinquance petite ou grande. Je les dirai perdus dans un monde symbolique largement dévalué, aux liens rouillés où l'imaginaire le plus débridé fait office de boussole ; triomphe du discours capitaliste où chacun recherche la plus-value d'une production débiliteuse, espérant l'impossible et illusoire retour au sujet de maigres lambeaux toujours et déjà dévalués dans une course perdue d'avance.

Que voyons-nous du symbolique ? On entend souvent parler de déclin ! Cela a-t-il même un sens pour un lacanien. Rappelons-nous ce que Barthes a nommé *régionalité* et les *mythes*, ces signifiants chosifiés :

« chaque jour et partout, dit-il, l'homme est arrêté par les mythes, renvoyé par eux à ce prototype immobile qui vit à sa place, l'étouffe à la façon d'un immense parasite interne et trace à son activité les limites étroites où il lui est permis de souffrir sans bouger le monde »⁷.

⁷, Roland Barthes, *Mythologies* : Nécessité et limites de la mythologie, Seuil, p.229-230

Une société humaine ne naît et ne survit que par, je vais l'appeler ainsi, son liant symbolique, qui n'est pas un ciment car c'est de la souplesse et de la vitalité de l'ensemble produit que dépendra sa survie et son adaptation aux aléas qu'elle affronte. Au long du siècle dernier il fut dramatiquement bousculé, remis en cause et pourfendu par les guerres idéologiques, les bouleversements de la science et des techniques qui en sont issues avec leurs prétendues conquêtes et l'imaginaire maîtrise de notre domicile planétaire. Comment ne pas être perdu dans une modernité oublieuse de toute histoire et niant ses origines. La solution la plus simple et directe est de mythifier le passé, jusqu'au plus récent. C'est ainsi que chacun fait en idéalisant quand il le peut ses origines son enfance et sa jeunesse, refusant au plus intime la perte primordiale d'une harmonie reconstruite. Refus d'une castration première qui nous a précipités dans l'incertitude de la vie. C'est l'impossible choix de l'adolescence où se forment les idéaux qu'il faudra mettre à l'épreuve d'une réalité souvent grise. Comment à cet âge, résister aux sirènes de la conquête, de la perfection promise ? Car la révolte est un choix nécessaire quelle qu'en soit l'intensité, pour constituer ses propres repères, fussent-ils d'un retour aux sources d'un modèle affadi. Révolte trop souvent réduite à la poursuite du nouveau, d'une mode reléguant au passé formes tics et habits qui n'en sont que la plus anodine et marchande des expressions.

Quelle que soit la réalité toujours scandaleuse des frustrations, la vulgarité des promesses sans cesse renouvelées du bonheur à prix discount en renouvelle la violence et la provocation. C'est l'ordinaire du discours capitaliste : la promesse et l'illusion d'un impossible. Que pèsent alors les garanties offertes d'une retraite heureuse, le comique d'une assurance vie – entendons bien le mythe à l'œuvre – la garantie d'un plan épargne aux conditions sans égales. Or, ce sont là les principales réponses aux idéaux affichés d'égalité, voire de fraternité.

MORT ET PULSION

Oui mais l'éthique ? Rengaine essoufflée dont il ne reste que les tics. Vie et mort emmêlées de toujours, l'époque a choisi d'occulter cette moitié de nos pulsions que nous jugeons scandaleuse. Car la mort est partout, d'abord en nous, dans nos cellules comme garantie de la vie, c'est l'apoptose ; dans nos pulsions sexuelles, partagées entre la satisfaction du moi et son intégration à l'espèce, elle est dans sa matérialité partout masquée. La mort est niée, impensable, toujours remise à plus tard et aujourd'hui surtout elle est objet de spectacle, seulement montrée derrière un écran, accessible en images aussitôt dites « insupportables ». Qui sait qu'un mort est froid ? C'est bien écrit dans les livres, les romans mais qui les lit aujourd'hui ? C'est dit dans les films et les vidéos mais qui les touche ces morts ? C'est aux mains d'anonymes spécialistes, médecins, légistes, savants et juristes qui la constatent, la commentent, en repoussent l'échéance et l'annoncent. Or voici qu'elle nous est proposée comme accomplissement, comme désirante et désirée, comme compagne à notre service, aussi belle et désirable que la plus belle des promesses : elle est glorifiée. En Afrique en Orient et bientôt chez nous, enfants vieillards ou femmes s'en font à la ceinture les porteurs (ces jours-ci on fouille les cartables des enfants en maternelle !). Il est vrai que notre modèle américain a tenté depuis longtemps de nous accoutumer à ces tueries hors sens aux bons soins d'adolescents surarmés. Aujourd'hui ce sera au nom d'un dieu, d'un idéal incarné par le fils ou la fille de notre voisin. La femme idéalement, mythiquement, porteuse de vie devenue porteuse de mort, ce cauchemar est devenu possible et défie notre imaginaire. Mais hélas et dans l'horreur, ces news monstrueuses nourrissant nos fantasmes sont devenues vraies dans nos rues, confirmées par nos journaux et non plus marginales. La mort est ce signifiant forclos faisant retour dans le réel.

Écrites en janvier, ces lignes semblaient outrées et provocantes, avaient-elles pour but d'affoler ou sonner le tocsin ? Certes non, il y a assez de démagogues, de tous bords, auxquels je laisse le soin de se délecter de cette tâche et de jouer de la peur, car cette tentative d'analyse ethnologique et surtout circonstancielle vise à revenir et pointer dans l'actualité, à l'aide de ce que Barthes a souligné du mythe, l'essence de ce que la psychanalyse, à la suite de Lacan, nomme l'accès du sujet au symbolique. C'est le stade du miroir formalisé en un schéma, *le schéma L*, dont on oublie souvent la dynamique toujours à l'œuvre ; un stade qui n'est jamais dépassé. Cette évidence apparaît dans la reprise du triptyque Réel – Symbolique – Imaginaire au nouage sans cesse mouvant.

Il est temps maintenant de souligner ce que le Symbolique lacanien désigne et impose au sujet. Il démontre l'artificialité des conventions du langage dont chacun hérite mais dont nous n'avons que l'usufruit. Il démontre l'illusion d'un appareillage stable et fiable qui nous permettrait de désigner sans défaut le monde, ses parties et nous-mêmes, l'illusion d'avoir la maîtrise d'un réel qui nous hante et dont nous n'arrivons au mieux qu'à nous approprier quelques miettes. La réalité ici démontrée est bien différente, nous sommes des parlêtres définis, Lacan disait parasités⁸, par le langage dont les fondements nous échappent et n'ont rien d'intemporel. Les mots, tous les mots parsemant cet écrit et les autres, "école", "mariage", "famille", "genre", "sexualité", "religion", "dieu", comme tous les autres, "djihad", "kalash",

8, Sém. XXIII *Le sinthome*,
leçon VII du 17 Février 1976:

La question est plutôt de savoir pourquoi est-ce qu'un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite ? Que la parole est un placage. Que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé.

sont devenues de fait en suivant Barthes, des mythes, or « *la fonction du mythe c'est d'évacuer le réel* » nous a-t-il dit. Cela, c'est l'héritage dans le social, la formation dans la culture d'une croyance, un lien et une dépendance de la langue dans laquelle nous sommes pris. Avec la psychanalyse, nous en sommes loin : dans l'analyse, ces mots sont des signifiants qui n'ont sens qu'en lien avec leurs suivants, pour chacun dans son histoire, au un par un. Du signifiant au signifié il y a une barre, un impossible. Saussure illustre ici une vague entre le flot sonore et le signifié. Mais cette leçon entendue de la psychanalyse a été forclosée dans la modernité, rejetée aux abîmes de l'ignorance pour cause de non scientificité disent-ils et leur cognition, ils s'y cramponnent et tenteront des remédiations cognitives comme ils disent, forçages pour apprendre aux déviants à produire du signifiant de manière sécurisée.

Nos adolescents, les dits djihadistes, éloignés de nos conventions obsolètes, nos stéréotypes, nous forcent à entendre le vacillement de nos certitudes morales techniques et sociétales. C'est en cela que je mettais en en-tête « séisme » et « tremblement de terre », notre univers symbolique seul n'est pas seulement fragile, il est absolument insignifiant et beaucoup ont cru pouvoir le consolider à coups de lois, de traités, de technologies financières, productivistes, médicales et même psychiatriques. Notre univers symbolique a été bétonné de certitudes, on en redemande encore et encore ces jours-ci, quand il fallait à ce liant, lui apporter la souplesse qui est sa force sa richesse et sa beauté car seul il n'est rien que coquille vide ou plutôt un rond de ficelle dans la triade RSI. Je le nomme liant car il a pour fonction de nous permettre, au moins en partie, d'atteindre au réel, ce réel que le mythe évacue.

Par cette approche je souhaite montrer combien nous sommes loin d'une guerre de religion, voire de civilisation car toute société secrète à foi son ses mythes et la mondialisation du discours capitaliste plus encore. C'est pourquoi la guerre est en nous, parmi nous, l'ennemi s'il y en a un est bien au cœur de ce nouage où les mots deviennent stéréotypes.

Ce que Lacan nomme Imaginaire, c'est le corps. C'est par son image dans le miroir que le nourrisson découvre, qu'il accède à une représentation de son corps, c'est dans son corps que va se nouer la parole qui fera sens et c'est par l'Imaginaire, troisième terme de la trilogie déjà mentionnée, que nous accéderons à quelques fragments de ce Réel, le signifiant seul ne saisit rien. Dans le nouage des trois registres, aucun n'a la priorité mais ce nouage sera borroméen s'il est accompagné de son sinthome... C'est là une autre histoire et c'est un retour nécessaire à Lacan, il était temps ! Et chaussons ces lunettes prismatiques de la borroméanité...

CONCLUSION

La psychanalyse n'est pas une technologie mais elle est prête, de toujours, à cet exercice, c'est un regard, c'est une écoute qui peut irriguer notre édifice et révéler sa structure. Dans ces temps de panique, le psychanalyste ne sera pas tribun, sa position est difficile car il n'a pas la solution que tous attendent – les promesses sont escroqueries – mais il sera disponible pour qui veut se mettre au travail et défaire pour chacun ces mythes qui l'étouffent.